



HAL
open science

De la subjectivité en anthropologie : se raconter, ou raconter l'enquête ?

Cécile Leguy

► To cite this version:

Cécile Leguy. De la subjectivité en anthropologie : se raconter, ou raconter l'enquête ?. Questions de communication. Série actes, 2021, identités du chercheur et narrations en sciences humaines et sociales, 43, pp.33-46. halshs-03402359

HAL Id: halshs-03402359

<https://shs.hal.science/halshs-03402359>

Submitted on 9 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cécile Leguy

Laboratoire Langues et civilisations à traditions orales – LACITO UMR 7107

Université Sorbonne-Nouvelle

F-75000

cecile.leguy@sorbonne-nouvelle.fr

De la subjectivité en anthropologie

Se raconter, ou raconter l'enquête ?

Résumé. — Comment s'articulent en anthropologie l'écriture scientifique et la prise en compte de l'identité du chercheur ? Si, en passant du temps du « moi haïssable » à l'ère de la réflexivité, les anthropologues ont appris à accorder de la place à leur propre subjectivité dans le cheminement de l'enquête, ce n'est pas un récit de soi qui est attendu d'eux, mais bien plutôt la mise en valeur d'éléments permettant de comprendre les conditions de la réalisation de leurs enquêtes. Considérant que la situation d'enquête est d'abord une rencontre, nous verrons que, dans cette discipline, ce n'est pas tant l'identité du chercheur que la relation intersubjective co-construite lors de l'enquête qui importe et permet à l'anthropologue de chercher à rendre compte, au plus juste, des situations d'interaction comme des conceptions du monde, dans leur diversité.

Mots-clés. — anthropologie, enquête ethnographique, interaction, intersubjectivité, réflexivité

Cécile Leguy, Subjectivity in anthropology: self-narrative, or narrative of the ethnographic encounter?

Abstract. — How are scientific writing and the identity of the researcher articulated in anthropology? After they left the times of the “hateful ego” to enter the era of “reflexivity”, anthropologists have learnt to devote some space to their own subjectivity as interacting with the course of their investigations. Indeed, what is expected of them is not a self-narrative, but rather the development of elements relevant to the understanding by the reader of the conditions of the development of their investigations. Considering that in anthropology, the ethnographic fieldwork situation is first of all that of an encounter, we will see that what matters most is not so much the identity of the researcher as the intersubjective relationship which is co-constructed during fieldwork. This is what allows the anthropologist to seek – as accurately as possible – to account for situations of interactions as conceptions of the world, with their diversity.

Keywords. — anthropology, ethnographic fieldwork, interaction, intersubjectivity, reflexivity

Adresse postale de l’auteur : Cécile Leguy, 20 rue de Lorraine, 92240 Malakoff

Quand les anthropologues¹ de la première moitié du xx^e siècle faisaient le récit de leur expérience à la première personne, c'était, comme l'a montré Vincent Debaene (2010) pour ce qui concerne les chercheurs français, le plus souvent dans un ouvrage publié en parallèle de travaux dont ils entendaient préserver la scientificité, refusant d'y introduire la moindre trace de subjectivité. Marianne Lemaire (2011) remarque d'ailleurs combien les femmes, plus encore que leurs homologues masculins, ont hésité à cette époque à se raconter, leur légitimité scientifique étant plus difficile encore à défendre. Cependant, l'ethnographie en tant que méthode d'enquête suppose un engagement personnel. Depuis les années 1980, suite au courant textualiste impulsé par James Clifford (1983) et Clifford Geertz (1988), l'expression de la réflexivité du chercheur est devenue un impératif de sa production scientifique, et celle-ci s'exprime principalement dans le travail d'écriture. Or, on n'attend pas simplement de l'anthropologue qu'il « se raconte », mais bien plutôt qu'il relate comment l'enquête a été menée. N'est-ce pas alors plus précisément dans la relation d'interlocution qu'est toute enquête de terrain que se construit le travail de l'anthropologue ? Comment s'articulent en anthropologie l'écriture scientifique et la prise en compte de l'identité² du chercheur ?

En passant du temps du « moi haïssable » à l'ère de la réflexivité, les anthropologues ont appris à accorder de la place à leur subjectivité dans le cheminement de l'enquête. Mais cette prise en compte de l'identité du chercheur a parfois mené à des excès, jusqu'à en arriver à négliger l'objet même de la discipline. Considérant la situation d'enquête comme une rencontre, nous

¹ Le terme « anthropologie » est utilisé ici au sens d'anthropologie sociale et/ou culturelle (ou ethnologie en français).

² Si la notion d'identité pour parler de soi au-delà du simple état civil est d'usage récent comme le précise V. Descombes (2013 : 11), elle est cependant devenue incontournable pour les penseurs de la modernité : « Nous sommes devenus modernes, et donc en quête de notre identité, lorsque nous avons commencé à concevoir la société comme *composée d'individus* » (*ibid.* : 137). Cependant, elle demeure problématique, comme le signalent tant le titre de l'ouvrage cité de V. Descombes, *Les Embarras de l'identité*, ou les critiques anciennes de R. Brubaker (2001), que le choix de N. Heinich d'en traiter négativement dans son récent ouvrage (2018). Nous entendons ici l'identité « au sens subjectif » (Descombes, 2013, chap. III), tel que le soi se manifeste aux autres, par exemple à travers ses productions écrites.

verrons cependant que ce n'est pas tant l'identité du chercheur que la relation intersubjective co-construite lors de l'enquête qui importe et permet de rendre compte, au plus juste, des situations d'interaction comme des conceptions du monde, dans leur diversité.

Du temps du « moi haïssable »...

L'anthropologie est sans doute la science humaine où l'identité du chercheur joue le plus grand rôle, dans la mesure où le type même d'enquête dite en observation participante, reposant sur une immersion de longue durée, suppose un investissement personnel, en particulier l'implication de soi dans les interactions. C'est sans doute la raison pour laquelle, dès les premières enquêtes de terrain, les anthropologues ont éprouvé le besoin de « raconter » cette part de subjectivité, et ce de différentes manières. D'une part, on recommandait aux chercheurs de rédiger, parallèlement à leurs notes de terrain, un journal de bord qui n'était pas voué à être lu par des personnes extérieures à l'enquête, d'où les scandales à la publication posthume par sa femme du *Journal* de Bronislaw Malinowski (1967) comme à celle par Michel Leiris du journal de la mission Dakar-Djibouti (1934), dont il était le secrétaire. Il avait détourné le carnet de bord de l'équipe en un journal intime, très personnel. D'autre part, nombreux sont les anthropologues qui ont publié, en plus de leurs travaux de recherche, un ouvrage non scientifique adressé à un plus large public, le fameux « deuxième livre » privilégié dans l'étude de V. Debaene (2010). Une collection comme « Terre humaine », fondée par Jean Malaurie dans les années 1950, accueille ce type de publication³. On y trouve des textes à vocation plus littéraire que scientifique, dont certains sont des récits très personnels, sous la forme d'un retour

³ La collection « Terre humaine » n'est pas réservée à des publications d'anthropologues. Elle comporte des livres écrits en parallèle à leurs travaux scientifiques par des anthropologues, mais aussi d'autres types d'ouvrages comme des romans d'apprentissage, des récits d'expérience et des autobiographies recueillies auprès d'informateurs (au sujet de cette collection, voir la thèse de D. Couvidat, 2017).

sur expérience comme *Tristes tropiques* de Claude Lévi-Strauss (1955), ou bien d'une autobiographie intellectuelle, comme *Afrique ambiguë* de Georges Balandier (1957). Aujourd'hui, s'ajoutent à cette démarche des entretiens filmés comme ceux proposés en ligne dans la série « Les possédés et leurs mondes⁴ » par la revue canadienne *Anthropologie et sociétés* depuis mai 2014, qui offrent l'opportunité à des anthropologues de revenir sur leur parcours – sous la forme d'un entretien non dialogique s'apparentant parfois à une confession – et donc, pour certains, de dévoiler certains choix ou effets de leur singularité. Françoise Zonabend⁵ relate par exemple comment le fait d'être blonde aux yeux bleus et de porter un nom considéré comme de consonance allemande a pu servir d'élément intégrateur lors de ses enquêtes en Normandie dans les années 1990-2000, à une période de repli identitaire fasciné par le passé « viking » de la région.

Cependant, publier un livre plus personnel peut être compris comme une manière de « se raconter », ce qui a parfois été considéré comme impudique, quand on estimait que le scientifique n'avait pas à se dévoiler ainsi, ou bien au contraire comme une manière de jouer au « héros » et de trop se mettre en valeur, ce que Nigel Barley (1983) détourne de façon comique et ridicule, présentant son personnage d'anthropologue comme un anti-héros. Ces deux pièges, les femmes, qui pourtant sont nombreuses à choisir cette discipline dans la première moitié du XX^e siècle, les évitent en ne publiant que des travaux scientifiques dans lesquelles leur subjectivité n'apparaît pas, comme le fait bien remarquer M. Lemaire :

« Les femmes, aux États-Unis comme en France, ont été mieux accueillies en anthropologie que dans les autres disciplines scientifiques. Mais elles n'ont bénéficié de cet accueil qu'en tant que femmes de terrain susceptibles de travailler, avec un sens de la communication présumé plus développé que celui de leurs

⁴ « Les possédés et leurs mondes » est une collection dirigée par F. Laugrand. Accès : www.anthropologie-societes.ant.ulaval.ca/les-possedes-et-leurs-mondes.

⁵ Voir « Françoise Zonabend. Livre 2. L'intimité, le secret, le quotidien, les sociétés du proche. Le rôle des femmes en anthropologie », Paris, automne 2018, in : « Les possédés et leurs mondes », une série d'entrevues menées par F. Laugrand, à partir de la minute 18. Accès : www.youtube.com/watch?v=1AFWW_BA5g8.

collègues masculins sur des sujets qui leur étaient moins accessibles, tels que la vie féminine, l'éducation, la rumeur ou les émotions. Encore qu'une telle dépendance à l'égard de la gent féminine causât le plus grand embarras à l'anthropologie américaine en cours de professionnalisation. Les mêmes caractéristiques prétendument féminines qui rendaient la présence des femmes indispensable sur le terrain la rendaient simultanément inopportune dans une discipline soucieuse de ne pas être suspectée de subjectivité et d'apparaître comme un champ véritablement scientifique (Keller, 1995) » (2011 : § 12).

Dans le cas particulier de l'anthropologue américaine Laura Bohannan, elle choisit de publier son récit personnel sous un pseudonyme afin de ne pas donner prise à la critique (ce qu'elle fait sous le nom d'Elenore Smith Bowen, 1954). Ainsi, il semble plus facile pour les hommes de cette époque de publier des récits en marge de leurs travaux scientifiques où ils peuvent se mettre en scène. L'un des plus prolixes à ce sujet est en France Marcel Griaule, qui publie *Les Flambeurs d'hommes* (en 1934) sur son voyage en Éthiopie de 1928-1929, où le chercheur est reconnaissable dans le personnage du Blanc ou de l'Européen, et *Dieu d'eau* (en 1948), ouvrage grand public présentant sous forme de trente-trois entretiens son initiation auprès d'un vieux Dogon, où il s'identifie alors – toujours à la troisième personne – comme le Nazaréen, traduisant en français l'expression souvent utilisée de *nasara* dans cette région d'Afrique pour désigner les Occidentaux.

La seule forme d'écriture personnelle que les femmes de cette époque se permettaient – mais celle-ci n'était pas vouée à la publication – était la lettre envoyée du lieu de l'enquête à la famille, aux amis, aux collègues. Denise Paulme publiera elle-même, bien longtemps après son enquête de terrain menée avec Deborah Lifchitz en 1935, certaines de ses *Lettres de Sanga* (1992)⁶. Margaret Mead avait également publié en 1977, sous le titre *Écrits sur le vif*, ses lettres envoyées du terrain entre 1925 et 1975. Cependant, consciente très tôt de la valeur

⁶ Les lettres de D. Paulme et D. Lifchitz seront ensuite publiées et présentées par M. Lemaire (Paulme et Lifchitz, 2015).

documentaire de ces textes et sachant qu'ils ne seraient pas lus que par leur seul destinataire, elle ne s'y livre pas totalement (voir Mead, 1977 : 251-266).

... à l'ère de la réflexivité

Cependant, un tournant s'opère à la fin des années 1970, avec la publication par Jeanne Favret-Saada de son enquête sur la sorcellerie dans la Mayenne (1977), qui revendique une écriture à la première personne et fait le récit précis de son rôle dans l'enquête qu'elle mène et des différentes places qu'elle est amenée à prendre au fur et à mesure de celle-ci. Malgré les critiques reçues à sa publication⁷, cet ouvrage a contribué à questionner la frontière entre écrit scientifique et récit de soi. En effet, le livre commence par cette phrase : « Soit une ethnographe : elle a choisi d'enquêter sur la sorcellerie contemporaine dans le bocage de l'Ouest. » Autrement dit, un programme d'écriture scientifique et personnelle qu'Éléonore Devevey analyse en détail dans sa thèse (2017 : 271-295), faisant remarquer que, contrairement à ses prédécesseurs qui avaient éprouvé le besoin d'écrire un « deuxième livre », c'est au cœur du « livre savant » lui-même que J. Favret-Saada introduit le récit subjectif de son enquête et des troubles personnels vécus sur le terrain. La même année (1977), Paul Rabinow publie *Un ethnologue au Maroc*, petit livre qui met en valeur la relation du chercheur avec son « informateur principal » et le rôle que la personnalité de celui-ci peut jouer dans l'enquête elle-même, quand il comprend combien sa conception du terrain change à chaque fois qu'il change d'informateur.

⁷ Pour illustrer les critiques reçues à sa publication, voir par exemple le compte rendu qui en est publié dans *L'Homme* par N. Belmont (18 [3-4], 1978, pp. 234-235). Accès : www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1978_num_18_3_367914?q=favret+saada.

Ces publications faisaient écho à la critique postmoderne du positivisme alors en germe, qui mettait en cause tant les méthodes d'enquête de l'anthropologie classique que la manière d'écrire des anthropologues⁸. Ainsi, au début des années 1990, nos enseignants nous invitaient à considérer l'expérience du terrain comme une expérience personnelle. En guise de manuel d'enquête, on nous conseillait la lecture du livre de Georges Devereux (1967). Une grande anthropologue du début du siècle comme M. Mead rédige même, au soir de sa vie, une autobiographie visant comme elle l'annonce dans son exergue, « à exposer ce que fut [s]a propre vie, comme ils [lui] laissèrent voir la leur » (celle des « groupes ethniques qui, successivement, [lui] accordèrent le droit de partager leur existence ») (1972). Une volonté d'être dans le partage ou du moins de faire part de son histoire, de rendre justice aux relations qui ont permis ses enquêtes, elle à qui on a tant reproché ses méthodes considérées comme intrusives.

Depuis les années 1980, la réflexivité du chercheur est devenue un impératif de sa production scientifique. Cependant, ce n'est pas la personne de l'anthropologue mais bien ceux avec qui il entre en relation qui intéressent la discipline, quand elle se définit comme une science sociale⁹. Le défi donné alors aux anthropologues est de savoir comment intégrer cette part de subjectivité inhérente à l'enquête ethnographique dans le travail scientifique lui-même, sans tomber dans le

⁸ Dans les écrits des anthropologues des années 1980, le recours au présent ethnographique, la position d'autorité du chercheur, la présentation monographique des données... font l'objet de profondes remises en cause, surtout outre-Atlantique ; voir en particulier J. Clifford (1983) ; J. Clifford et G. E. Marcus (1986) ; C. Geertz (1988) ; G. E. Marcus et M. M. J. Fischer (1986).

⁹ A. Piette, prônant une approche par la singularité – notamment quand il prend le parti d'étudier l'homme en se faisant filmer lui-même pendant une journée entière (2017) –, renonce à la part sociale de l'anthropologie. « J'ai la conviction que l'anthropologie comme science des humains n'a donc pas encore vraiment commencé à être empirique, c'est-à-dire à s'intéresser méthodologiquement et conceptuellement aux existences dans leur singularité. Sa méthode, que j'avais appelée phénoménographie ou ontographie, consisterait à se dégager de la focale socioculturelle, pour observer ces individus, un par un, dans leur continuité d'existence. Cela suppose bien d'accepter que leurs présences successives ne sont pas nécessairement interactives, qu'elles ne sont pas non plus nécessairement absorbées par l'interaction et la relation d'ici-maintenant mais qu'elles intègrent diverses strates venant d'ailleurs, d'avant ou d'après et constituant le volume d'être de l'individu en train d'exister à travers la suite des instants et des séquences d'action » (Piette, 2011 : 198).

piège du récit de soi egocentrique qui ne pourrait plus produire de savoir anthropologique autre que sur le chercheur lui-même.

Dans un texte à portée méthodologique, Jean-Pierre Olivier de Sardan (2008)¹⁰ distingue et discute quatre types d'argumentation légitimant l'usage du pronom personnel singulier. On relève d'abord une argumentation stylistique, à comprendre selon J.-P. Olivier de Sardan en relation avec l'importance accordée à la subjectivité, mais aussi avec l'influence du tournant narratif sur les sciences humaines et sociales (SHS) en général, ce qui lui permet de mettre en perspective ce qui peut sembler correspondre à une sorte de « mode¹¹ ». Comme le précise l'auteur, si « on ne peut que se féliciter de l'élargissement de la palette des options stylistiques disponibles pour l'écriture ethnographique, [...] on doit en même temps garder à l'esprit que le recours à tel ou tel procédé d'écriture ne préjuge en rien de la qualité ethnographique ou sociographique des informations et interprétations proposées » (*ibid.* : 172). On relève également une argumentation épistémologique, selon laquelle le rejet du positivisme classique se manifesterait par le refus d'une écriture objective, réaliste, au profit d'une écriture qui prendrait la mesure du subjectif et serait plus compréhensive. Mais cette invitation à la réflexivité tourne parfois au nombrilisme, au risque d'en oublier les sujets de l'enquête. La troisième argumentation légitimant le recours à la subjectivité est morale. Sur le registre de la confession, l'anthropologue ne doit rien cacher de la manière dont il a obtenu ses données.

« Seule la révélation au lecteur des modes de présence du chercheur sur son terrain pourrait protéger de la réification inhérente à la démarche d'enquête, ou, pire, du “pillage” de savoirs auquel l'anthropologue se livrerait au détriment des Autres. Il faudrait que le chercheur parle de lui et de ses rapports avec des Autres individualisés pour que ceux-ci existent enfin comme Sujets, et non plus comme catégories génériques, et

¹⁰ Une version antérieure de ce texte avait été publiée en 2000, « Le “je” méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, 41 (3), pp.417-445. Accès : www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_2000_num_41_3_5289.

¹¹ « Peut-on cependant faire remarquer qu'il s'agit simplement d'introduire d'autres conventions narratives, tout simplement mieux adaptées aux habitudes contemporaines ? » (Olivier de Sardan, 2008 : 171).

se voient accorder une parole propre. La réhabilitation de la subjectivité du chercheur servirait ainsi de véhicule à la réhabilitation des Sujets de l'enquête et de leur propre subjectivité » (*ibid.* : 177).

Mais ici aussi, comme le dit J.-P. Olivier de Sardan, « c'est le comportement du chercheur qui compte, non ce qu'il en dit, et la déontologie professionnelle est au-delà des partis pris stylistiques ou des déclarations épistémologiques » (*ibid.* : 178). Enfin, on peut défendre le recours au « je » d'un point de vue méthodologique. Il est justifié de parler à la première personne, parce qu'on sait que la personnalité du chercheur joue un grand rôle sur le terrain. Et comme le précise J.-P. Olivier de Sardan, « cette subjectivité s'ancre d'ailleurs dans une intersubjectivité, dans la mesure où c'est par le dialogue avec d'autres subjectivités que la recherche procède » (*ibid.* : 179).

Dans le même sens, Yves Winkin (2014) évalue, à partir d'une rétrospective sur ce qui a été appelé l'« autoethnographie » à partir des années 1980 dans le monde anglo-saxon, l'intérêt scientifique d'une démarche analytique fondée sur l'expérience subjective intime, distinguant à la suite de Leon Anderson (2006) deux approches différentes. En suivant la première, qualifiée d'« évocative », on cherche plus à provoquer l'émotion qu'à traiter une problématique et à produire une analyse scientifique, ce qui a pu entraîner certaines dérives introspectives. Pour la seconde, désignée comme « autoethnographie analytique », cinq critères de validation sont proposés (Winkin, 2014 : 130-131) : (1) le chercheur doit être un « membre complet du monde social étudié » ; (2) il maintient une « réflexivité analytique », c'est-à-dire « une conscience de l'influence réciproque entre ethnographes, lieux et informateurs » (Anderson, 2006 : 382) ; (3) il fait pleinement part à ses lecteurs de sa présence au sein de son texte ; (4) il doit rester en dialogue constant avec les membres du monde social dont il fait partie (il n'est pas le seul objet de sa recherche, il mène des entretiens avec d'autres membres, les observe, etc.) ; (5) il doit contribuer à une compréhension théoriquement construite des structures

sociales dans lesquelles son terrain prend place (il garde une ambition de connaissance d'un monde social et ne parle pas que de lui-même). L'exemple d'ouvrage d'autoethnographie réussi pris par L. Anderson est le livre de Robert Murphy qui analyse en ethnographe sa nouvelle vie de tétraplégique (1990).

Si le souci d'une plus grande réflexivité a accordé une place à la subjectivité du chercheur dans l'écriture scientifique elle-même, il ne suffit pas de dire « je » et encore moins de « parler de soi » pour faire de l'anthropologie. C'est d'abord de relations avec l'autre qu'il s'agit dans cette discipline de la rencontre, cette science qui se définit comme sociale et s'élabore sur le terrain, dans des situations d'interaction.

Le temps des interactions

Judith Okely et Helen Callaway faisaient remarquer, dans leur préface au collectif qu'elles ont dirigé sur *Anthropologie et autobiographie*, que « contrairement à l'affirmation selon laquelle la réflexivité a été intégrée à la discipline, il existe peu d'exemples publiés¹² » (1992 : IX). Depuis les années 1990, on trouve cependant de plus en plus d'ouvrages d'anthropologues présentant une certaine réflexivité, tenant compte de l'identité du chercheur tout en mettant en valeur les spécificités du terrain étudié.

Deux exemples retiendront notre attention pour leur qualité réflexive. Le premier est le livre de Lila Abu-Lughod, *Sentiments voilés* (1986). Jeune Américaine d'origine palestinienne, elle passe deux ans chez les Bédouins d'Égypte, introduite par son père qui, connaissant les

¹² « *Contrary to the claim that reflexivity has been incorporated into the discipline, there are few published examples* » (notre traduction).

réactions que peut provoquer la présence d'une jeune fille seule dans ce contexte, la présente ainsi comme « une fille de bonne famille », ce qui lui permet de partager dès le départ la vie des femmes, de devenir l'une d'elles, de s'interroger sur leur manière d'accepter les rapports de domination et de comprendre le rôle joué par la poésie comme forme voilée d'expression et de protestation. Publié quelques années après, *Les Lances du crépuscule* (1993) de Philippe Descola se présente comme une monographie. On pénètre petit à petit dans le monde des Indiens achuars, leur vie quotidienne, leurs manières de parler et de se taire, leurs raisonnements... Mais le livre est aussi la relation d'une enquête particulière dont on suit le cheminement pas à pas avec l'enquêteur (voir Bensa, 1995).

David Couvidat fait par ailleurs remarquer une certaine évolution dans l'écriture des ouvrages publiés dans la collection « Terre humaine » :

« L'autobiographie intellectuelle ou le mémoire de l'ethnologue des années 1950 et 60 (Lévi-Strauss, 1955 ; Balandier, 1957 ; Soustelle, 1967) laisse peu à peu place au récit ethnographique qui dévoile à la manière d'un roman policier le mode de construction de connaissances (Duvignaud, 1968 ; Clastres, 1972 ; Turnbull, 1972 ; Murphy, 1986 ; Descola, 1993 ; Sewane, 2003 ; Glowczewski, 2004), sans toutefois disparaître totalement » (2017 : 289-290).

L'injonction à plus de réflexivité entraîne de « nouvelles pratiques » (Ghasarian, 2002) et, surtout, un souci plus marqué de tenir compte des biais qui peuvent être induits par la personnalité de l'enquêteur, le fait par exemple qu'il soit homme ou femme (Monjaret et Pugeault, 2014), débutant ou plus aguerri... Remarquons cependant que le fait d'être une femme n'a pas toujours les implications que l'on croit, le sexe de l'enquêteur pouvant être de moindre importance face aux représentations genrées que l'on peut se faire des activités qu'il mène. C'est ce que montre Béatrice Lecestre-Rollier (2011) quand, lors de ses enquêtes au Maroc, ses longues marches en montagne et sa maîtrise des cartes topographiques la classaient pour ses interlocuteurs du côté du monde masculin.

Ainsi, il est bien souvent essentiel de connaître non seulement le sexe et l'âge, mais la singularité même de l'enquêteur, pour accéder aux ressorts cognitifs permettant de comprendre le cheminement propre à l'enquête ethnographique et à la construction du ou des savoir(s) de l'anthropologue. Or, si c'est en tant qu'elle permet d'accéder au sens des données elles-mêmes, ou à leur construction à partir des interactions, que la réflexivité doit être mise en œuvre, il ne s'agirait pas tant de « se raconter » que de « raconter l'enquête », de relater comment elle a été menée, comment les données ont été obtenues, quels sont les indices qui ont pu permettre de suivre telle ou telle démarche analytique et quel rôle la singularité du chercheur a pu jouer dans l'élaboration finale.

Mais que signifie « raconter l'enquête » pour un anthropologue ? Répondre à cette question suppose de définir ce qu'est l'enquête en anthropologie aujourd'hui.

Dans les premiers temps de la discipline, les investigations ont été menées de manière assez directive, même si les anthropologues ont depuis longtemps pris de la distance vis-à-vis des « questionnaires » du type *Notes and Queries* élaborés au XIX^e siècle (Urry, 2003). Depuis que l'enquête en immersion est devenue un impératif de la discipline – donc depuis le début du XX^e siècle pour la tradition anglo-saxonne, un peu plus tardivement pour la tradition française –, l'enquête est d'abord vécue comme une expérience personnelle. Plus précisément, l'enquête en anthropologie, c'est d'abord une rencontre ; une rencontre entre un chercheur et ses interlocuteurs sur le terrain.

Ceux-ci, regardés comme des représentants de leur société dans les monographies classiques, ont ensuite été considérés comme des acteurs sociaux, ayant leur propre identité, leur propre capacité d'agir, de construire leur vie, dans un cadre plus ou moins défini de possibilités selon les situations sociales. Dans la situation d'enquête, le chercheur lui-même ne saurait être un

observateur neutre. Son identité s'impose, en particulier son étrangeté quand il travaille dans un contexte, lointain ou proche, où il doit trouver – ou se voit attribuer – sa place en tant qu'« étranger » (Platenkamp et Schneider, 2019). Aujourd'hui, raconter l'enquête, c'est d'abord raconter des situations d'interaction, entre des acteurs sociaux et l'enquêteur qui est lui-même pris dans les situations qu'il ne peut se contenter d'observer.

Un récent ouvrage dirigé par Marieke Blondet et Mickaële Lantin Mallet se propose d'« interroger les relations entre interactions sur le terrain et production de connaissances anthropologiques », comme le précise Alban Bensa dans sa préface (2017 : 5). M. Blondet et M. Lantin Mallet font remarquer qu'il n'est plus possible, aujourd'hui, de mener l'enquête comme on pouvait encore le faire dans les années 1970, en voyageur éclairé venant observer des habitants d'une région particulière de la planète. Aujourd'hui, les personnes rencontrées, même sur des terrains lointains, sont en quelque sorte des « alter ego » pour reprendre l'expression des auteures : elles sont – plus ou moins – au fait de l'actualité du monde et attendent de l'enquêteur qu'il leur rende compte de son travail. L'enquête ne peut plus se faire sans concertation. La réflexivité ne s'applique plus seulement à l'identité du chercheur et à la manière dont il peut mener son enquête, mais aussi aux relations intersubjectives¹³ nouées sur le terrain, aux biais et aux pièges qu'elles peuvent entraîner autant qu'aux indices qu'elles permettent de décoder. On peut alors parler de « co-construction » de l'enquête, celle-ci n'étant pas le seul produit du travail de l'enquêteur mais bien plutôt le résultat de situations particulières de rencontres.

Dans le premier chapitre de son *Manuel de l'ethnographie* (2009), Florence Weber incite ainsi le chercheur à une démarche d'auto-analyse combinant une dynamique « horizontale »

¹³ Sur la notion husserlienne d'intersubjectivité et la manière dont on peut l'entendre aujourd'hui en anthropologie, voir Duranti, 2010.

consistant à décrire les interactions qui font l'enquête, en étant attentif à leur temporalité, et une dynamique « verticale » consistant à rechercher les présupposés de l'enquête en analysant le parcours antérieur du chercheur, l'impact de sa singularité sur les options prises, la relation entre son identité et la manière dont l'enquête a pu être menée.

Conclusion

L'identité du chercheur a toujours joué un rôle important depuis que l'anthropologue part lui-même sur le terrain et se fonde sur cette expérience personnelle de rencontre d'une altérité pour construire son savoir scientifique. Durant la période postmoderne, elle a cependant pris tant de place qu'elle en a parfois occulté le travail scientifique lui-même, comme le dénonce entre autres Mondher Kilani (1995). Ces biais ont incité les anthropologues soucieux de produire un savoir juste sur les acteurs sociaux qu'ils rencontrent à redéfinir leurs pratiques, en tenant compte des situations d'interaction sur lesquelles sont fondées leurs enquêtes qui ne se limitent pas à l'observation. Ainsi, l'identité de l'anthropologue n'a de place dans son travail de recherche que dans la mesure où c'est dans les relations intersubjectives que celui-ci se construit, en contexte, sur le terrain. Comme l'écrit Michel Naepels, « définir le champ de l'enquête ethnographique par les interactions et les relations intersubjectives qu'elle fait naître permet tout à la fois d'en saisir les conditions contextuelles et de replacer l'ethnographe, l'enquêteur, l'observateur et son expérience au cœur même de la situation qu'il étudie » (2019 : 104).

Références

- Abu-Lughod L., 1986, *Sentiments voilés*, trad. de l'anglais par D. Gille, Paris, Éd. Les Empêcheurs de penser en rond, 2008.
- Anderson L., 2006, « Analytic Autoethnography », *Journal of Contemporary Ethnography*, 35 (4), pp. 373-395.
- Balandier G., 1957, *Afrique ambiguë*, Paris, Plon.
- Barley N., 1983, *Un anthropologue en déroute*, trad. de l'anglais par M. Duchamp, Paris, Payot et Rivages, 1994.
- Bensa A., 1995, « De la relation ethnographique », *Enquête*, 1, pp. 131-140. Accès : <http://journals.openedition.org/enquete/268>.
- Blondet M., Lantin Mallet M., 2017, *Anthropologies réflexives. Modes de connaissance et formes d'expérience*, préf. d'A. Bensa, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- Brubaker R., 2001, « Au-delà de l'“identité” », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 139 (2), pp. 66-85. Accès : www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_2001_num_139_1_3508
- Clastres P., 1972, *Chronique des Indiens guayaki. Ce que savent les Aché, chasseurs nomades du Paraguay*, Paris, Plon
- Clifford J., 1983, « De l'autorité en ethnographie », *L'Ethnographie*, 90-91, pp. 87-118.
- Clifford J., Marcus G. E., eds, 1986, *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press.
- Couvidat D., 2017, *La Collection « Terre humaine » de Jean Malaurie (1955-2015). Littérature, anthropologie et photographie*, Thèse de doctorat de littérature comparée, Université Paris Diderot.

- Debaene V., 2010, *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard.
- Descola P., 1993, *Les Lances du crépuscule. Relations Jivaros, Haute-Amazonie*, Paris, Plon.
- Descombes V., 2013, *Les Embarras de l'identité*, Paris, Gallimard.
- Devereux G., 1967, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, trad. de l'anglais par H. Sinaceur revue par l'auteur, Paris, Flammarion, 1980.
- Devevey É., 2017, *Terrains d'entente. Anthropologues et écrivains dans la seconde moitié du XX^e siècle*, thèse de doctorat de littérature française, université de Genève et université Lumière Lyon-2.
- Duranti A., 2010, « Husserl, Intersubjectivity, and Anthropology », *Anthropological Theory*, 10 (1-2), pp. 16-35.
- Duvignaud J., 1968, *Chebika suivi de Retour à Chebika. Changements dans un village du Sud tunisien*, Paris, Plon, 1990.
- Favret-Saada J., 1977, *Les Mots, la Mort, les Sorts. La sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 2014.
- Geertz C., 1988, *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur*, trad. de l'anglais par D. Lemoine, Paris, Métailié, 1996.
- Ghasarian C., dir., 2002, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, A. Colin.
- Glowczewski B., 2004, *Rêves en colère. Avec les Aborigènes australiens*, Paris, Plon.
- Griaule M., 1934, *Les Flambeurs d'hommes*, Paris, Calmann-Lévy.
- Griaule M., 1948, *Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotemmêli*, Paris, Éd. Le Chêne.
- Heinich N., 2018, *Ce que n'est pas l'identité*, Paris, Gallimard.
- Keller E. F., 1985, *Reflections on Gender and Science*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1995.

- Kilani M., 1995, « Les anthropologues et leur savoir : du terrain au texte », pp. 65-100, in : Adam J.-M., Borel M.-J., Calame C., Kilani M., *Le Discours anthropologique. Description, narration, savoir*, Lausanne, Payot.
- Lecestre-Rollier B., 2011, « L'un et l'autre sexe : une ethnologue au Maroc », *Journal des anthropologues*, 124-125, pp. 137-158. Accès : <http://journals.openedition.org/jda/5308>.
- Leiris M., 1934, *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard.
- Lemaire M., 2011, « La chambre à soi de l'ethnologue. Une écriture féminine en anthropologie dans l'Entre-deux-guerres », *L'Homme*, 200, pp. 83-112. Accès : <https://journals.openedition.org/lhomme/22849>.
- Lévi-Strauss C., 1955, *Tristes tropiques*, Paris, Plon.
- Malinowski B., 1967, *Journal d'ethnographie*, trad. de l'anglais par T. Jolas, Paris, Éd. Le Seuil, 1985.
- Marcus G. E., Fischer M. M. J., 1986, *Anthropology as Cultural Critique: An Experimental Moment in the Human Sciences*, Chicago, University of Chicago Press.
- Mead M., 1972, *Du givre sur les ronces. Autobiographie*, trad. de l'anglais par M. Matignon, Paris, Éd. Le Seuil, 1977.
- Mead M., 1977, *Écrits sur le vif. Lettres (1925-1975)*, Paris, Denoël/Gonthier, 1980.
- Monjaret A., Pugeault C., dir., 2014, *Le Sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*, Lyon, ENS.
- Murphy R. F., 1987, *Vivre à corps perdu. Le témoignage et le combat d'un anthropologue paralysé*, trad. de l'anglais par P. Alexandre, Paris, Plon 1990.
- Naepels M., 2019, *Dans la détresse. Une anthropologie de la vulnérabilité*, Paris, EHESS.
- Okely J., Callaway H., eds, 1992, *Anthropology and Autobiography*, Londres, Routledge.
- Olivier de Sardan J.-P., 2008, « Le "je" méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », pp. 165-207, in : *id.*, *La Rigueur du qualitatif. Les contraintes*

empiriques de l'interprétation socio-anthropologique, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant.

Paulme D., Lifchitz D., 2015, *Lettres de Sanga*, édition augmentée, présentée et annotée par M. Lemaire, Paris, CNRS.

Paulme D., 1992, *Lettres de Sanga à André Schaeffner*, suivi des *Lettres de Sanga de Deborah Lifchitz et Denise Paulme à Michel Leiris*, Paris, Fourbis.

Piette A., 2011, « Anthropologie, donc anthropographie », pp. 193-207, in Massard-Vincent J., Camelin S., Jungen C., dirs, *Portraits. Esquisses anthropographiques*, Paris, Pétra.

Piette A., 2017, *Le Volume humain. Esquisse d'une science de l'homme*, Lormont, Éd. Le Bord de l'Eau.

Platenkamp J. D. M., Schneider A. eds, 2019, *Integrating Strangers in Society: Perspectives from Elsewhere*, Londres, Palgrave Macmillan.

Rabinow P., 1977, *Un ethnologue au Maroc. Réflexions sur une enquête de terrain*, trad. de l'anglais par T. Jolas, Paris, Hachette, 1988.

Sewane D., 2003, *Le Souffle du mort. La tragédie de la mort chez les Batāmmariba du Togo, Bénin*, Paris, Plon.

Smith Bowen E. (Laura Bohannan), 1954, *Le Rire et les Songes*, trad. de l'anglais par J. Hesse, Paris, A. Arthaud, 1957.

Soustelle J., 1967, *Les Quatre Soleils. Souvenirs et réflexions d'un ethnologue au Mexique*, Paris, Plon.

Turnbull C., 1972, *Les Iks. Survivre par la cruauté. Nord-Ouganda*, trad. de l'anglais par C. Elsen, Paris, Plon, 1987.

Urry J., 2003, « La constitution du questionnaire *Notes and Queries on Anthropology*. Les premiers pas de l'anthropologie britannique 1870-1920 », pp. 65-88, in : Cefaï D., dir., *L'Enquête de terrain*, Paris, Éd. La Découverte.

Weber F., 2009, *Manuel de l'ethnographe*, Paris, Presses universitaires de France.

Winkin Y., 2014, « Le dialogue de l'anthropologue avec lui-même : l'autoethnographie », pp. 121-134, in : Londei D., Santone L., dirs, *Entre linguistique et anthropologie. Observations de terrain, modèles d'analyse et expériences d'écriture*, Berne, Peter Lang.